

Une grosse fatigue climatique...

OPINION

Récemment, à l'heure de l'apéro, je me suis trouvé confronté à des affirmations surgies tout droit d'un passé que je croyais révolu. Ainsi, on m'apprend que le rôle du CO₂ dans le changement climatique serait minime; que disséminer de petites centrales nucléaires serait bien mieux que ces éoliennes géantes et bruyantes qui ne produisent que par intermittence et dont les pales hachent menu l'avifaune; que le bilan tant écologique que financier du photovoltaïque serait désastreux.

Rarement j'avais approché d'aussi près le fossé que les mesures sanitaires ont creusé entre une partie de la population et les «élites» scientifiques, politiques et économiques, toutes unies «pour nous rouler». Dès lors, circulez, il n'y a rien à voir, le climat a toujours varié – à l'époque romaine, les glaciers avaient disparu (ce qui est faux) – puis il n'a cessé d'osciller entre périodes plus froides et plus chaudes (ce qui est partiellement vrai mais pas avec une dynamique aussi brutale qu'actuellement). Or, nous sommes aujourd'hui 8 milliards à devoir nous partager notre petite Planète, et on ne peut aucunement se permettre d'ajouter à ces mouvements naturels de massives émissions anthropiques.

Sans aller aussi loin dans le déni, il semble bien qu'une bonne partie de la population soit en train de développer une grosse fatigue climatique. Le nez dans le guidon, après chaque inondation, on déblaie, répare, refait routes et chemins, et durant les sécheresses, on approvisionne les alpages par hélicoptère: c'est la nature, elle va, elle vient, nous n'y pouvons rien.

Grands élans de solidarité, tout le monde sur le pont pour écoper le navire, mais point d'allusions au gros temps qui déferle sur la Planète. Le changement climatique est comme l'éléphant dans la pièce: il est devenu inconvenant d'en parler; dans nos campagnes, le retour du loup fait plus peur... Et les défilés des jeunes pour le climat semblent aujourd'hui un lointain souvenir d'une heureuse époque où tout semblait encore possible.



RENÉ LONGET

EXPERT EN DURABILITÉ, ANCIEN ÉLU (PS/GE)

Un enseignant demande aux jeunes ce qu'ils aimeraient faire durant leurs vacances. La réponse fuse: aller aux Maldives avant qu'elles ne disparaissent!

En leur for intérieur, beaucoup craignent que «ça finisse mal», mais, comme paralysés, regardent ailleurs. Ce genre de réflexes est bien connu du milieu médical, quand des patients qui devraient absolument arrêter de fumer ou d'ingurgiter trop de sucre n'y arrivent pas, ou quand l'on procrastine, tant le cancer est trop avancé, le cœur, les poumons, les dents trop abîmés.

Cette attitude à l'exact opposé du principe de précaution me semble puissamment nourrie par trois facteurs:

Les inégalités. Pourquoi moi, (relativement) petit consommateur, au pouvoir d'achat fragilisé, devrais-je renoncer à mon confort, repenser mes loisirs, me restreindre alors que le 10% de «vrais» riches est responsable de 50% des émissions de gaz à effet sur Terre?

Le signal prix. Comme dans notre économie, les externalités négatives ne sont pas imputées à ceux qui les causent, prendre l'avion coûte bien moins cher que la même liaison par train. Tant que les prix seront ainsi faussés, la notion d'écologie punitive fera partie du ressenti populaire. Mais attention, dès

qu'on s'efforce de modifier ce signal prix par des subventions ou des taxes, la révolte pointe à l'horizon...

La grande difficulté de passer du vécu personnel aux conclusions des scientifiques. Chacun ressent les variations de la météo, mais pour «croire» aux séries portant sur des durées longues qui sont la spécialité des climatologues, encore faut-il comprendre comment elles s'établissent et s'interprètent, ou du moins leur faire confiance. Et si chacun a déjà vu du CO₂ sous forme de bulles dans son eau minérale, cela ne lui dit encore rien sur les capacités de cette molécule d'emmagasiner la chaleur émanant du soleil. Certes, l'école est obligatoire et la photosynthèse y a été enseignée, mais trop souvent hors contexte climatique et sans pouvoir susciter beaucoup d'intérêt.

Rien n'illustre mieux l'enchevêtrement des causes et des effets que cette anecdote: après deux journées engagées et stimulantes sur les enjeux climatiques, un enseignant demande aux jeunes ce qu'ils aimeraient faire durant leurs vacances. La réponse fuse: aller aux Maldives avant qu'elles ne disparaissent!

Tout cela se retrouve puissamment amplifié par le tsunami populiste, sans qu'on puisse conclure si celui-ci est l'effet ou la cause du recul de l'intérêt pour les questions humanitaires, l'écologie et les subtils équilibres entre les espèces formant le tissu du vivant.

Il faut dire que, contrairement aux dirigeants démocratiques qui reculent devant le moindre cri poussé par un lobby quelconque et ne parviennent pas à assurer l'égalité de chances et de droits, les populistes tiennent leurs promesses et appliquent leur programme à la lettre.

Une chose est sûre: le «chacun pour soi» est désastreux tant pour les individus que pour les pays, car il nous prive de toute capacité d'action sur les sujets qui dépassent notre périmètre usuel d'intervention. Nous ne nous en sortirons qu'ensemble, qu'en regardant les choses en face, qu'en comparant correctement les coûts – de tous types – de l'action comme de l'inaction. ■